EMMELIE PROPHÈTE

LE TESTAMENT DES SOLITUDES

MÉMOIRE D'ENCRIER

LES VOYAGES S'ACHEVAIENT TOUJOURS PAR UN CAFÉ. J'AIMAIS LE GOÛT DES AÉROPORTS.

MÉMOIRE
D'ENCRIER

1260, RUE BÉLANGER — BUREAU 201
MONTRÉAL, QUÉBEC H2S 1H9

INFO@MEMOIREDENCRIER.COM
MEMOIREDENCRIER.COM

LE TESTAMENT DES SOLITUDES

DE LA MÊME AUTRICE

Les villages de Dieu (roman)
Montréal, Mémoire d'encrier, 2020

Un ailleurs à soi (roman)
Montréal, Mémoire d'encrier, 2018

Des marges à remplir et autres poèmes (poésie)
Montréal, Mémoire d'encrier, 2018

Le bout du monde est une fenêtre (roman)
Montréal, Mémoire d'encrier, 2015

Impasse Dignité (roman)
Montréal, Mémoire d'encrier, 2012

Le reste du temps (roman)
Montréal, Mémoire d'encrier, 2010

Sur parure d'ombre (poésie)
Port-au-Prince, Mémoire, 2004

Des marges à remplir (poésie)
Port-au-Prince, Mémoire, 2000

À Miami, trois femmes, trois solitudes, trois destins se rencontrent. Échouées dans l'errance et l'exil, ces femmes se cherchent un ancrage et un destin. Les filles ne parlent à leurs mères que pour rompre la chaîne des solitudes, pour refuser l'héritage de corvées et de servitudes. Paroles de femmes pour qui l'espoir et le bonheur sont des terres inhabitées.

Née à Port-au-Prince, **EMMELIE PROPHÈTE** est romancière, poète et journaliste. Son œuvre est publiée chez Mémoire d'encrier. Son roman, *Les villages de Dieu* (2020), accueilli chaleureusement par la critique, est un best-seller international. Elle a reçu en 2021 le Prix Fetkann/Maryse Condé, « mémoire des pays du sud, mémoire de l'humanité » et le Prix du rayonnement de la langue et de la littérature françaises, décerné par l'Académie française.

EMMELIE PROPHÈTE

LE TESTAMENT DES SOLITUDES

Les terres ont l'air sans bornes ici. La vie s'est recroquevillée, repliée sur elle-même. Le monde vu d'ici est immense et petit à la fois. Tout ce vert, ces marécages sont, depuis toujours, des grillages imaginaires.

La guerre est finie, raconte-t-on. Elles n'avaient rien entendu, rien compris de cette guerre. Nazis et Alliés n'évoquaient rien pour elles. Le monde communiquait difficilement avec la province bleue, enfouie dans un pays qui depuis toujours s'enlise dans la mer des Caraïbes, dans la misère. C'était un monde loin du monde, un monde d'où il fallait partir pour vivre.

Trois filles. Nées ici quand il ne fallait naître ni ici, ni femme. Entre champs morts et rivières tristes, le seul rêve dont elles avaient hérité était celui de partir. Partir loin de ces terres silencieuses, marâtres. La route qui menait à l'école était trop longue. Elles ne voyaient pas la nécessité d'y aller tôt tous les matins, à moitié endormies, le ventre vide, pour revenir trop tard, trop fatiguées pour s'atteler aux corvées de rigueur pour les filles.

C'est une histoire que l'on m'a racontée des dizaines de fois, à laquelle je croyais ne pas vraiment prêter

attention alors qu'elle se déposait dans mon esprit, lourde et douce, comme le peut être seulement un héritage maternel.

Ma mère, ses deux sœurs, les regards rivés vers cette route infinie qui mène vers la ville, la ville aux mille visages, aux mille chances, aux mille demains. Le café serait-il autrement, se demandaient-elles quand la lampe était éteinte. Yeux ouverts, elles écoutaient la musique des insectes qui semblaient être des milliers dans la nuit, complices de leurs désirs, de leurs projets de départ.

L'histoire est floue, inconnue ou presque. Bribes d'incertitude, temps consigné dans des cahiers illisibles. Il ne devra y avoir ni souvenir ni testament.

Trois femmes bonnes à partir, à se jeter dans la violence de la ville, dans le parfum des hommes. Toujours un bonheur plus loin, le dos tourné au temps qui passe. Trois âmes perdues, certaines de n'être de cette terre lointaine que par un malheureux hasard. Sœurs de même mémoire, de même envie, de même destin.

Ma mère n'a pas eu d'identité à proprement parler. Odile et Christie, peut-être. Elles ne seront à la fin de l'histoire, ou ce qui semblera être sa fin, qu'un cri interminable jailli du plus profond de ce pays. Un cri qui se prolonge quotidiennement d'ici à l'Atlantique, qui nous guette et qui dérange nos vies. Jardins publics traversés par les vents et les ombres, offerts en pâture aux rêves cassés.

Elles sont parties. Les unes après les autres. Une Amérique plus tard, j'ai reçu des pages de solitude, des mots fermés à double tour, des batailles à recommencer.

Les voyages s'achevaient toujours par un café. J'aimais le goût des aéroports.

Je traînais depuis une semaine des milliers d'images d'elles. J'avais encore pris un coup d'inachevé. Des visages liés, aimés, perdus dans des terres inconnues, partis sans mots d'amour usuels, sans avoir sauvé aucune apparence. L'amour, chez ces femmes, a toujours été une mauvaise nécessité, une triste valeur d'échange.

Je ne connaîtrai jamais que la fin de ces histoires : un cercueil que l'on glisse au fond d'un trou, dans un vacarme de fleurs et de douleurs. Des chemins de sable, des lunes pour se mirer, s'agrandir, se faire peur, tricher face à la solitude.

Les mots m'avaient rarement laissé le choix, ils s'introduisaient aux fins de nuits. Invincibles explorateurs de temps. Je suis toujours trop pressée de partir avec mes images. J'ai les manches qui dépassent dans la foule. J'aimerai toujours les voyages. Ceux que j'ai faits toute seule dans ma tête et dans le froid. Ceux que j'essaie encore de faire. Sentier de chair. Ville de folie.

Elles sont encore là, souvent dans l'ombre de mes gestes, visages désormais de poussière mêlés à ma solitude. J'ai les bras qui flottent dans la foule. La foule transparente qui n'arrive pas à me prouver que le monde peut exister sans ces vies anonymes qui me hantent, ces statues qui n'ont aimé personne, faute de savoir comment. Je ne dors pas. Je ne me pardonnerai pas si une image d'elles, par hasard, passait. Je ne ferme jamais les yeux.

Je me pénètre de café avant d'aller chercher les autres odeurs, une véritable livrée de bataille à chaque fois. Je m'enrobe et je disparais comme on crée des hasards pour ne pas être seule. J'entre dans un magasin, des vendeuses balafrées de solitude parlent et parlent. Des clochettes tintent. Des femmes partagent de lourds secrets sur la manière d'arrêter le temps. Je passe. Je regarde. J'effleure. J'achèterais volontiers ces illusions de beauté. Je voudrais tellement être belle.

Je m'inventais pour cela autrefois des mauvais temps à n'en plus finir, je prenais la place des belles, les entrais dans mes rêves, partais chercher des villes où l'on sait réinventer, parler et se faire entendre.

Je revois une cour de récréation. Toute la géographie est encore imprimée dans mes yeux. Les visages, eux, ont disparu. Des petites filles en bleu et blanc. Avant ce jour, j'avais des inquiétudes. Déjà !

Elle s'appelait Christie et elle avait des boucles d'oreilles qui balançaient dans le soir comme sa tristesse balançait au bout de ses yeux. Je n'avais pas encore peur à cette époque, je voyais passer des hommes dans sa vie. Je savais ce que l'amour n'était pas.

Un soir, elle perdit une de ses boucles. Je me souviens d'elle tournant sur elle-même dans le noir, cherchant, mourant déjà de l'une de ces nombreuses et pénibles morts qu'elle allait tant connaître.

Un effluve de café, la vie se désinstalle, je pense à cette mer qui l'a traversée, aux bleus de la vie qui sont restés sur elle. Je revois un petit visage jamais sorti de la brume, un petit visage qui a vécu onze ans de silence et qui a décidé un matin de se fondre dans une illusion. Il s'est alors éteint de l'absence de Christie qui, elle, se battait dans des villes inconnues, aux côtés de passants sans regard, sans passion.

Je marche dans la foule. L'idée, c'est de vivre un petit peu plus pour raconter. On me reconnaîtrait à ces